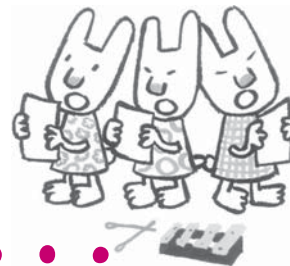


entretiens avec...



ill. D. Cauquetoux
extraite de
*Les Plus belles chansons
des p'tits lascars,*
Didier Jeunesse

par **Cécile Boulaire***

Michèle Moreau

Quels sont, pour un illustrateur, les attraits du travail sur la chanson ?

Quelles en sont les contraintes ?

Après un entretien avec Michèle Moreau, créatrice chez Didier jeunesse des collections Pirouette et Guinguette dont elle retrace les objectifs et la démarche, Cécile Boulaire donne la parole à sept artistes qui expliquent tour à tour, parfois très différemment, comment ils ont cherché à donner une interprétation graphique de telle ou telle chanson.

Les publications pour la jeunesse de Didier ont commencé il y a presque vingt ans ; j'ai toujours été responsable de cette ligne éditoriale. Tout a commencé avec « Les Petits Lascars », une collection créée par une équipe de pédagogues et qui était destinée à l'apprentissage du français par des enfants étrangers. Le projet initial tournait donc déjà autour des comptines. Ça rejoignait pleinement mes goûts, mon savoir-faire, ma mémoire personnelle.

Et puis Charlotte Mollet est arrivée avec ce qui allait devenir le projet de la collection « Pirouette ». Elle avait montré sa maquette à plusieurs éditeurs et avait essuyé des refus, jusqu'à ce qu'une éditrice d'Hatier la renvoie vers moi. Cette rencontre a été un vrai « déclencheur de désir » ! Il y avait enfin l'opportunité d'une production pour la jeunesse authentique, complètement indépendante du secteur scolaire, la possibilité d'éditer des objets artistiques à part entière.

À cette époque, la politique de la maison Didier, c'était avant tout d'être présents dans les écoles. Avec « Pirouette », c'est une belle surprise, nous y sommes parvenus au bout du compte !

* Cécile Boulaire est maître de conférence en littérature pour la jeunesse à l'université François-Rabelais de Tours.

L'aventure a progressé pas à pas. Je dirigeais en même temps des collections scolaires chez Didier, je ne pouvais pas me consacrer pleinement à « Pirouette ». Par ailleurs nous n'avions pas de visibilité dans le secteur de l'édition pour la jeunesse. Mais l'équipe de diffusion de Hatier se souvenait qu'il y avait eu déjà des albums consacrés chacun à une seule comptine (la collection « babillivres », dans les années 1980) : dans l'édition jeunesse, on n'invente jamais complètement !

Nous avons tout de suite eu plusieurs projets avec Charlotte Mollet : *Une souris verte*, puis *Loup y es-tu ?*, *Jamais on n'a vu, Pirouette Cacahuète...* Le prix Sorcières reçu par *Une souris verte* en 1994 a beaucoup fait pour notre succès. Des projets d'illustrateurs ont alors commencé à nous arriver. C'était une époque de grande effervescence ! Odile Josselin et moi, nous recevions tous les illustrateurs, et nous allions voir toutes les expositions, c'était pour nous la seule manière de réussir à avoir un catalogue vraiment original. C'est comme ça que nous avons peu à peu découvert Éric Battut, Andrée Prigent, Isabelle Chatellard...

Nos relations avec ces illustrateurs étaient très libres. Ils pouvaient choisir la comptine de leur choix, la seule chose importante était de rester de plain-pied avec le monde de l'enfance. Le choix des techniques était lui totalement libre. Nous avons rencontré quelques échecs. La forme comptine ne convient pas à tous les illustrateurs ; il nous est arrivé de recevoir des projets très intéressants sur le plan graphique, mais qui illustraient le texte au pied de la lettre, sans rien apporter. Au contraire, des artistes comme Martine Bourre ou Stéfany

Devaux semblaient « habitées » par les comptines ! Peut-être les illustrateurs hommes sont-ils plus éloignés de cette culture, de ce répertoire ? Certains en effet nous ont fait des propositions mièvres, qui ne correspondaient pas à la richesse de leur univers graphique habituel.

Lorsque nous avons commencé, on ne voyait pas beaucoup de collage dans les albums pour enfants, pas beaucoup de volume non plus, ni de gravure. Charlotte Mollet, avec ses premières propositions toutes différentes, a ouvert véritablement la voie, elle a donné à la collection cette vitalité qui a ensuite attiré des artistes comme Martine Bourre et Stéfany Devaux. Pour ces albums, nous sommes toujours passés par la prise de vue photographique, avec un travail sur les éclairages, l'intervention d'un regard artistique... Le lancement de cette collection ne correspondait donc pas à un bouleversement technique, mais bien à un changement de regard artistique.

D'ailleurs, à l'étranger, nos albums ont rencontré et rencontrent encore parfois des réticences. Les Anglo-saxons en général n'aiment ni le volume ni le collage, la gravure un peu plus. Les Asiatiques en revanche sont très sensibles à tout ce champ graphique : en ce sens Coréens et Japonais nous ressemblent beaucoup plus que certains Européens du Nord !

J'ai pris conscience de l'impact « social » de cette collection lorsque j'ai été invitée par l'association A.C.C.E.S. et que j'ai découvert une table de professionnels de la petite enfance en train de manipuler tous nos livres ! J'ai eu la chance d'être invitée à des colloques, d'animer des formations destinées aux éducateurs de jeunes enfants, bibliothécaires, ensei-

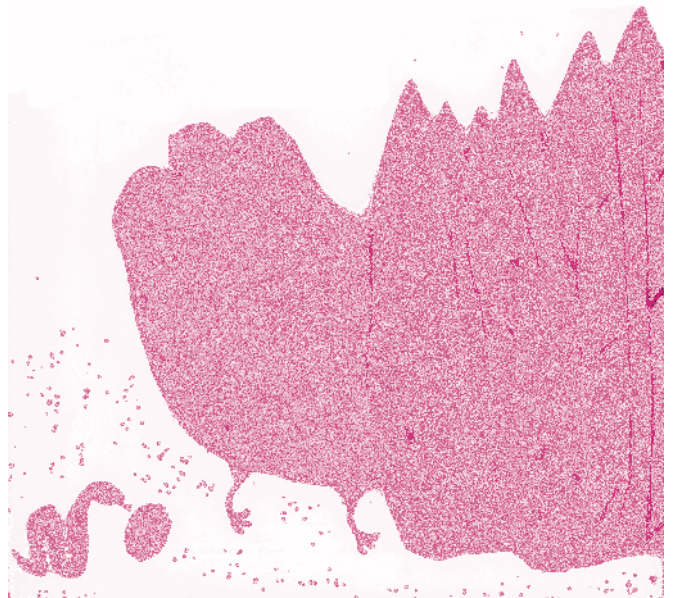
gnants, de rencontrer des enseignants au salon de l'AGIEM. Cela m'a fait découvrir à quel point notre offre avait rencontré des besoins, et suscité la demande, alors même que nous avions créé ces livres sans aucun lien avec les prescripteurs. J'ai vu alors combien ces livres pouvaient être importants dans les relations avec des familles étrangères, ou auprès de très très jeunes enfants ; j'ai visité des lieux où les bébés allaient chercher nos livres et réclamaient de commencer la séance par une chanson ! J'ai le sentiment que ces albums ont contribué à faire retrouver le goût de la chanson aux professionnels de la petite enfance. La chanson n'est plus un art populaire, à mon grand regret. Dans mon enfance, j'avais très peu de livres, et la culture dans laquelle je baignais était celle des chansons. Je savais très bien distinguer le répertoire de chacun de mes parents, de chacune de mes grands-mères. Il y avait les chants religieux, les chants pour les fêtes familiales, les opérettes des tantes qu'on accompagnait au piano, les chants de maçons au travail, les chansons de ma mère faisant la vaisselle... Aujourd'hui tout le monde a un casque sur les oreilles, mais plus personne ne chante. C'est comme si le livre de chansons arrivait au moment où la mémoire collective a peur d'interrompre la transmission de ce répertoire : grâce au livre et à l'écrit, la transmission de l'oral perdue.

Avec les illustrateurs, tous les cas de figure peuvent se présenter. Il nous arrive de recevoir des propositions déjà terminées. Parfois aussi, un illustrateur nous fait part de son envie d'illustrer telle chanson ou comptine ; tout ensuite se fait dans le dialogue, même si la contrainte de départ



Loup y es-tu ?..., ill. C. Mollet, Didier Jeunesse

Une poule sur un mur..., ill. S. Devaux, Didier Jeunesse



est que la chanson ait un minimum de notoriété. Pour *Fais dodo* par exemple, l'idée est née lors d'une formation avec des bibliothécaires et des éducateurs de jeunes enfants, idée qui a ensuite été transmise à l'illustratrice Delphine Grenier. L'essentiel de nos interventions porte sur des questions de découpage et de rythme. Pour *Une poule sur un mur*, Stéfany Devaux avait commencé une maquette où la comptine était découpée quasi mot-à-mot ; nous nous sommes rendu compte qu'à ce rythme-là, le feuilletage ne fonctionnait pas. Elle a refait un chemin de fer, où cette comptine joue simplement le rôle d'une ouverture, avant la berceuse « L'était une p'tite poule grise ». Martine Bourre, elle, a un sens du rythme imparable. Elle expose son thème, comme en musique, sur une ou deux doubles pages, puis elle reprend, varie... en laissant toujours des indices visuels à son lecteur, comme les indices mélodiques et rythmiques qui nous font pressentir la fin d'une phrase musicale, le retour d'un refrain. Ce jeu correspond pleinement aux structures adaptées aux tout-petits, qui alternent familiarité et surprise. Dans *Bateau sur l'eau* par exemple, le bébé repère vite que les doubles pages fonctionnent deux à deux, que l'univers est le même... jusqu'à la chute finale. Mon rôle consiste juste à étoffer au besoin, à enrichir... C'est moi aussi qui ai insisté pour ces « chutes » de fin de comptines. Je me souviens de cette « trotteuse » de mon enfance, « À Paris sur un petit cheval gris » : on jouait à énumérer toutes les villes liées à ma famille, comme pour un vrai voyage, qui se terminait par « à Versailles ! » Je n'ai compris que bien plus tard le jeu de mots sur cette chute : « on verse, aié ! ».

La collection « Guinguette » est née du désir de faire une place à la chanson, au-delà du répertoire de la tradition orale enfantine. Nous étions tout d'abord partis dans trois directions : la chanson pour enfants (avec un titre d'Anne Sylvestre), la chanson traditionnelle populaire, et la chanson d'auteur. Nous avons vite abandonné la première direction : ces chansons étaient encore dans les mémoires, ce n'était pas vital de s'y intéresser. La seconde, dans laquelle Christian Voltz a illustré *J'entends le loup, le renard...*, s'est avérée moins féconde. C'est du côté de la chanson d'auteur « pour adultes » que nous avons eu le sentiment qu'il y avait le plus à faire. Les adultes avaient du plaisir à transmettre ces chansons qu'ils aimaient. Pour chaque titre, il y a eu des heures de discussion, chacun se trouvait en territoire connu, il fallait trouver « le bon » illustrateur pour chaque chanson. Bruno Heitz a illustré Brassens, Isabelle Chatellard *La Complainte du phoque en Alaska*. La collection a connu un beau succès d'estime, même si elle se vend moins bien que « Pirouette ». On nous a souvent demandé pourquoi nous n'ajoutions pas un CD de la chanson... Ce n'était pas notre projet : le livre avec CD est un tout autre modèle économique, mais au-delà, sur le fond, nous avions envie de proposer des chansons qui soient encore dans les mémoires, et que l'adulte pourrait chanter à l'enfant, ou avec l'enfant : on n'a pas forcément besoin d'un CD pour chanter !

Martine Bourre

J'aime la galette, ill. M. Bourre, Didier Jeunesse



J'ai commencé à illustrer les chansons et les comptines chez Didier Jeunesse. Mon premier album a été *Un petit chat gris*, puis *J'aime la galette*, et on a continué. J'avais réalisé beaucoup d'albums avant, il y a trente-trois ans que je fais ce métier. Pendant plus de vingt ans j'ai travaillé à l'atelier du Père Castor. Ma rencontre avec l'équipe de Michèle Moreau a marqué une étape passionnante dans ma façon de travailler.

Ça a coïncidé avec la découverte des collages. J'ai eu « la permission » de m'exprimer librement. J'avais déjà des animaux que je trimballais depuis longtemps et dont personne ne voulait, et chez Didier ils n'attendaient que ça ! Ils démarraient la collection « Pirouette » avec de nouvelles techniques : j'ai été la bienvenue, pourquoi pas le collage, j'ai pu donner libre cours à ce que j'avais envie de faire depuis des années. Ça a été en même temps un moment dans ma vie où je découvrais des choses qui devenaient possibles, un pas de franchi, une porte grande ouverte !

C'est très amusant, très ludique, le collage, et je trouve que ça convient bien aux comptines et aux chansons. Il y a une simplification obligatoire dans la technique du collage, on ne va pas fouiller le dessin, même les détails on les simplifie. Je vais styliser les personnages, en extraire l'essentiel. Dans ma vision des animaux, je vais accentuer un caractère: la rondeur douillette du petit lapin, la légèreté du furet fabriqué en tulle et la quiétude du gros ours en pelote de laine rouge. Et je pense que dans les comptines aussi on va à l'essentiel. Dans ces petites chansons on a rétréci le langage au minimum pour en dire le plus possible avec très peu de mots, on a simplifié en donnant un style, des rimes, des couleurs... Dans ces chansons on a des choses étonnantes qui vont jusqu'à l'absurde, et qui permettent de délirer au niveau de l'illustration, tout en gardant quelque chose de simple qui convient aux petits. Parce que c'est toujours pour la petite enfance : je travaille pour les 6 mois-trois ans ! Ces chansons et comptines comme « Bateau sur l'eau » ou « Ainsi font », on les vend pratiquement pour les nouveau-nés...

L'enfant, ce qu'il y a de vital pour lui, c'est la curiosité : il faut qu'il soit curieux parce qu'il a tout à découvrir, à apprendre, il faut qu'il essaye, qu'il connaisse. Si on ne stimule pas cette curiosité, c'est dommage. Je pense que mes images vont dans ce sens : essayer de voir d'abord (il y a des choses qui sont un peu cachées, qu'on ne voit pas



Un grand cerf, Didier Jeunesse



Bateau sur l'eau, Didier Jeunesse

tout de suite) et puis, il y a ces matières qui font appel à un autre sens, celui du toucher. C'est trompeur : je vois beaucoup d'enfants qui touchent les pages, qui essaient d'attraper les galettes ! C'est très étonnant. C'est une photo, bien sûr, mais je peux donner l'illusion, le sentiment, l'impression d'un caractère, d'une sensation – quelque chose de tendre par exemple – par une rondeur, par un aspect lisse, par contre quelque chose de plus hérissé, plus rugueux, ce sera un personnage plus agressif... et ça c'est par la matière, par l'idée du toucher, qui passe par l'œil mais qui fait appel aussi à cette idée du rugueux. Le petit sait ce que c'est que de toucher de la laine.

Pour *Le Noël du bois joli* j'avais vraiment envie d'utiliser la laine, et j'ai même rencontré une dame qui a regardé cet album mais qui a renoncé à l'acheter parce qu'elle ne supportait pas de toucher de la laine ! J'ai vu un petit qui ne marchait pas, peut-être neuf ou dix mois, il regardait *Le Loup et la mésange* dans lequel j'ai mis un bouton un peu ambré, ovale, qui ressemble vraiment à un bonbon acidulé : et je voyais le bébé saliver et ses petits doigts s'agitaient, je trouvais ça formidable, ça fonctionne !

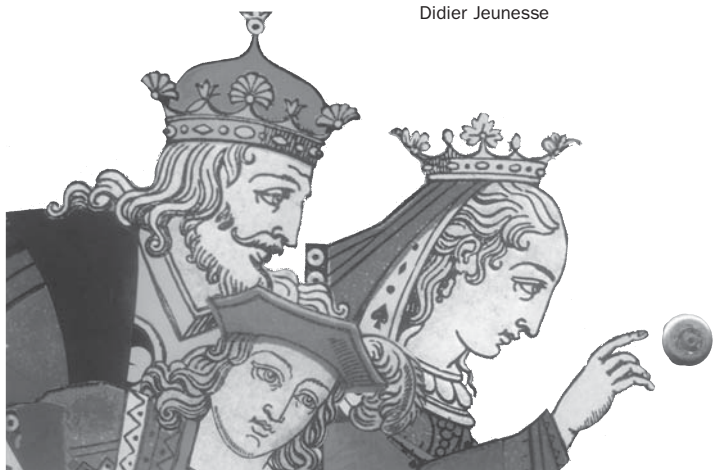
Cet univers me convient, je crois que je n'ai pas vraiment grandi, je suis proche encore de la petite enfance, je ressens des choses très primaires, très archaïques. L'impression de chaud, de froid, de faim, de peur, de jubilation, l'attente et la séparation, vécues intensément par les petits enfants. Je ne fais aucune différence entre comptines et chansons. Bien sûr, dans la comptine, il n'y a pas la musique, mais on a quand même une espèce de musique quand on la dit, on ne dit pas la comptine comme on lit un livre. Pour moi dans « un petit chat gris - qui mangeait du riz », on a quand même la voix qui ondule, c'est très proche d'une chanson. Et c'est un plaisir de me jeter dans ce monde-là ! j'essaie de suivre le rythme des mots en composant mes pages pour que les paroles rebondissent sur l'image.

Pour les contes, Didier Jeunesse me fait des propositions, mais les chansons et les comptines, elles, sont presque toujours venues de moi. Il y a beaucoup de sources différentes. *La Galette*, ça a été une commande d'une amie libraire jeunesse à Évreux, tous les ans on lui demandait en maternelle un livre pour illustrer la galette des rois, et il y avait *Roule galette* un point c'est tout... J'ai cherché, je suis tombée sur cette comptine que je n'avais jamais chantée étant petite. Je l'ai découverte, elle est toute simple, elle m'a plu. Et puis toutes ces comptines ont pour moi une grande qualité : elles n'ont qu'une strophe, je peux inventer des suites ! Ce qui me permet d'amener mon monde à moi. Par exemple dans *Un grand cerf*, je ne me suis pas gênée, et pour les autres non plus.

« Le Grand cerf », c'est un excellent souvenir d'enfance, c'est une chanson qui est mimée, il y a aussi le plaisir des gestes... *Le Petit chat gris* c'étaient plutôt mes enfants qui me l'avaient appris, je l'ai découvert quand mes filles étaient en maternelle. *Le Noël du bois joli*, j'avais envie d'un livre sur le thème de Noël, mais je n'ai pas trouvé de comptine ni de chanson qui me convienne, alors j'ai transformé « Il court il court le furet » en comptine de Noël ! *Arlequin* c'est une histoire plus personnelle, c'est la chanson que mon père me chantait quand j'étais petite, et c'est une chanson qui est restée extrêmement mystérieuse pour moi, je ne comprenais pas bien ce qu'il me disait, j'ai simplement le souvenir qu'il me faisait sauter sur ses genoux en mesure... Les petits valets, la boutique, le palais, tous ces mots-là me faisaient entrer dans un monde ancien et fascinant, celui de la fête et du carnaval, que j'ai tirés vers le théâtre et le cirque. C'est plus une nostalgie, une évocation d'un passé disparu... un album moins vif et moins rigolo que les autres.

Lundi matin..., c'est pour le plaisir de faire des exercices de style. Celle-ci je voulais la proposer pour qu'on la fasse à cinq ou sept illustrateurs différents, chacun un jour. Mais ça ne pouvait pas se faire, alors je l'ai faite seule en essayant de changer de style à chaque page.

Lundi matin..., ill. M. Bourre,
Didier Jeunesse





Rémi Courgeon

Le Nougaro

Illustrer cet album n'était pas un choix, mais une commande de Mango. Le délai d'un mois m'a mis un peu en colère parce qu'il est impossible de bâcler un artiste comme Nougaro. J'ai donc décidé de jouer avec cette colère. J'ai beaucoup travaillé la nuit, pour réussir à terminer à temps. Nougaro, c'est une âme noire, avec son goût du jazz, ses doutes, ses angoisses ; c'est un homme de la nuit, colérique. Dans ses chansons, il exprime toujours la dualité, « sur l'écran noir de mes nuits blanches », la nuit / le jour, la vie / la mort, jazz / java, rouge sang / blanc de peau. J'ai voulu rendre cette dualité en mettant en vis-à-vis des pages de couleurs opposées.

Et puis il y a eu un hasard heureux : ma grand-mère était la sœur de Jacques Datin, un des premiers compositeurs des musiques de Nougaro, celui qui a fait la musique de « Cécile ma fille », de « Une petite fille », du « Jazz et la java »... Je ne l'ai pas connu, mais ma grand-mère en parlait tout le temps, et j'ai vécu toute mon enfance avec ses paroles « Jacques a fait... », « comme dit Jacques »... C'est le modèle de l'artiste de grand talent, avec un humour décapant. Ce souvenir m'a beaucoup porté. Les anciennes chansons de Nougaro, je les connaissais par cœur. Faire un album comme celui-là, c'est comme un acteur qui endosse le rôle de quelqu'un qui a réellement vécu : on est pénétré de la personne, on se demande presque si cette personne ne nous dicte pas les choses. J'aurais aimé rencontrer Nougaro, lui montrer ce que j'ai fait ; j'espère ne pas l'avoir trahi.

Cette collection est très riche, il y a longtemps que je voulais y participer. J'aurais bien aimé faire *Le Gainsbourg* ; et peut-être aussi *Le Hugo*. J'ai failli faire *Le Léonard Cohen*, que je connaissais mal mais il m'aurait fallu du temps : au moins écouter ses chansons pendant tout un mois, pour bien me pénétrer de son univers musical. Pour faire ce livre j'ai commencé par bassiner tout l'atelier où je travaille avec la musique de Nougaro ! J'ai donc dû mettre un casque, pour m'imprégner.

Il y a des auteurs que je n'aurais pas su illustrer, par exemple Brassens, que j'aime beaucoup mais que j'aurais eu du mal à endosser. Sophie Dutertre l'a parfaitement illustré. En revanche j'aurais adoré faire *Le Barbara...* mais je l'aurais fait comme un Nougaro frêle, un Nougaro féminin, un « Nougaro en dentelle noire » !

En travaillant sur cet album, j'ai découvert les chansons de la fin que je connaissais mal. « L'eau douce », sa toute dernière chanson, qu'il a écrite et interprétée alors qu'il savait qu'il allait mourir est un éloge de la naissance, c'est l'eau de la vie qui coule, pas le sang des premières chansons ; c'est comme un retour aux sources, écrite par un Nougaro apaisé. Il fallait faire la différence avec le début de l'album, les chansons du Nougaro vorace, insomniaque, amoureux.

Je ne me suis pas posé la question du lecteur enfant. Pas plus que Nougaro n'a écrit pour eux. Je me rappelle simplement que tout petit, je chantais ses chansons et que j'aimais ça. Les albums Dada sont destinés à un public plus large que la stricte enfance. Ils sont tout autant achetés pour des adultes que pour des enfants.. C'est une collection qui peut aussi servir à faire découvrir l'univers d'un chanteur : on peut avoir le déclic par le texte, ou par l'image. Chaque album est unique, chacun a sa caractéristique propre.

J'ai subi peu de contraintes pour l'album, sauf pour la représentation du personnage. Je voulais que la silhouette de Nougaro revienne régulièrement, parce que Nougaro se met beaucoup en scène dans ses chansons, le « je » revient souvent. Il y avait donc la contrainte de le dessiner « chronologiquement », avec une silhouette différente au début et à la fin de l'album. Et l'image devait être acceptée par Hélène Nougaro, sa femme.

Ce que je voulais, c'est dégager une idée par double page, c'est à dire aller vers l'épure, en termes d'idées. Je voulais aussi que cet album soit plus pictural que mes albums de fiction. Qu'on y sente le pinceau, nerveux ou colérique. Peindre comme on boxe, mais sans prendre de gants.

Charlotte Mollet

Le critère de sélection des chansons est simple. S'il y a tant d'albums portant mon nom dans le même registre, c'est parce qu'enfant j'aimais chanter et aussi parce que je considère les comptines comme étant des formes parfaites – mais pas morbides comme le suggère la perfection, non, ce sont des formes pures. Les mélodies ont une fluidité, celles des mots aussi ; et parce que la pensée ne peut se passer de mots, je vois en ces chansons des trésors à offrir aux enfants. Ça me plaît de les accompagner lors d'une période de vie où leurs pensées sont particulièrement en construction. Oui, mais pourquoi des images, et des comme ça ? Parce que c'est comme ça qu'elles me viennent !

En fait, de manière intuitive, j'ai, il y a près d'une vingtaine d'années imaginé « Le livre », celui qui m'aiderait à rendre ma fille autonome... au niveau de la lecture s'entend. À l'époque, Léa était toute petite et déjà, je cherchais pour elle des livres présentant un confort de lecture tel qu'ils pourraient lui permettre peut-être un jour de lire. Parce qu'en fait, Léa étant née trisomique, je voulais pour elle qu'il soit possible un jour de prendre un bus et se repérer sur le plan... Des bouquins il n'en manquait pas, mais pas assez bien pour elle ! Bon, donc, j'ai imaginé sans en avoir l'air le concept de *Pirouette* ! Le texte étant a priori déjà repéré, je pouvais me donner toute liberté quant à son interprétation, je pouvais utiliser toutes les références, lesquelles passant à la moulinette de mon imagination ont fait que les images sont arrivées ainsi.

Si l'on considère que chacun d'entre nous contient en soi l'humanité, les images sont en nous, il suffit d'aller les chercher et on les trouve. Au préalable autrement dit elles sont là, toutes. En fait depuis le temps des peintures rupestres, l'humain ne fait que recombinaison des formes existantes, non ? De même que les lettres de l'alphabet contiennent tous les poèmes du monde, les notes de musique itou, les images répondent à la même loi.

La différence par rapport à un album narratif ?... eh bien pour *La Souris verte* par exemple ou pour *Pirouette Cacahuète*, ou *La Mère Michel*, nous sommes dans les trois cas, voire dans tous les cas, face à une forme narrative. Il peut se produire que ces formes répétées, répétées jusqu'à plus soif se vident de leur sens, les images le restituent.

Il se produit parfois, dans le cas d'une histoire non chantante, que justement elle ne soit pas chantante et du coup non enchantante ! Dans ce cas, il est nécessaire de trouver un ailleurs. Un mot glané par ci, par là, associé à un autre peut déclencher une idée, une émotion et alors je l'utilise.

Je préfère que le texte vive sa vie indépendamment de l'image. La tension entre les deux alors est plus riche parce que dépendante du lecteur devenu actif. C'est à lui de faire le lien. S'il y a bien quelque chose qui m'insupporte ce sont les illustrations littérales.

Ce dont je me souviens, c'était cette collection répertoriant des chansons françaises chez Gallimard dans les années 80. Les visuels en ombres chinoises m'attiraient. Il y a dans l'ombre chinoise quelque chose de non achevé qui suscite l'imagination. C'est ce que j'ai voulu retrouver dans le *Saint Nicolas* ou *Aux Marches du palais*.



Aux marches du palais, ill. C. Mollet,
Didier Jeunesse